

2 textes (Introduction et I)

a) La grandeur d'âme et sa dénaturation

« Nous voulons que l'homme fort et magnanime soit en même temps bon et simple, ami de la vérité et incapable de tromper ; et ce sont là tout autant de qualités essentielles à la justice. Mais on ne peut observer sans amertume que l'élévation et la grandeur d'âme donnent si facilement naissance à une opiniâtreté blâmable et à une ambition effrénée. Platon nous dit que tout à Lacédémone respirait le désir ardent de la victoire ; en la même sorte, dès qu'un homme se sent quelque grandeur naturelle, il aspire aussitôt à dominer sur tous les autres, ou plutôt à remplir seul le monde. Mais il est difficile, quand on veut s'élever au-dessus de tous, de respecter l'équité, qui est la première condition de la justice. Ces ambitieux ne veulent jamais que l'on ait raison contre eux ; ni les droits acquis, ni la majesté des lois ne les arrêtent ; ils corrompent le peuple par des largesses, ils lèvent la tête en factieux, travaillent par tous les moyens à étendre leur pouvoir ; ce qui leur convient, c'est la domination par la force, et non la justice dans l'égalité. Mais plus les passions parlent haut, plus il y a de gloire à les maîtriser. Ce qui est certain, c'est que la justice est de tous les temps, c'est que le courage et la magnanimité consistent non pas à faire, mais à empêcher le mal. La véritable grandeur d'âme, celle que la sagesse éclaire, comprend que cet honneur qu'elle poursuit sans cesse est situé en elle quand elle fait le bien, et non dans les discours des hommes ; elle aspire à mériter et non à occuper le premier rang. Celui qui est l'esclave de l'opinion insensée de la multitude ne doit pas être compté parmi les grands hommes. C'est cette passion pour la gloire qui corrompt souvent les plus grandes âmes ; c'est en elle que bien des injustices prennent leur source : le pas est glissant. Où est l'homme, en effet, qui, après de grands travaux et de grands périls, ne demande pas d'en être récompensé par la gloire ? »

Cicéron, *Traité des devoirs (De officiis)*, I

b) La méthode socratique

« Lysimaque. — Je te le demande donc, Socrate : car notre Conseil me semble avoir besoin d'un arbitre qui le départage. Si Nicias et Lachès avaient été d'accord, nous aurions pu nous en passer : mais tu vois que leurs votes sont divergents : il convient que tu nous dises auquel des deux tu apportes ton suffrage.

Socrate. — Qu'est-ce à dire, Lysimaque ? celui des deux partis qui aura la majorité obtiendra-t-il ta préférence ?

Lysimaque. — Quelle autre conduite adopter, Socrate ?

Socrate. — Es-tu dans les mêmes intentions, Mélésias ? Et s'il s'agissait de la préparation gymnastique de ton fils, dans une délibération sur la meilleure méthode à suivre, t'en rapporterais-tu à l'avis exprimé par la majorité d'entre nous, ou à celui qui aurait étudié et pratiqué sous un bon pédotribe ?

Mélésias. — A ce dernier naturellement, Socrate.

Socrate. — Tu aurais plus de confiance en cet homme qu'en nous quatre ensembles ?

Mélésias. — Probablement.

Socrate. — C'est sans doute que la valeur d'un jugement dépend plus de la science que du nombre des juges ?

Mélésias. — Évidemment.

Socrate. — Aujourd'hui donc, nous devons chercher d'abord s'il est quelqu'un d'entre nous qui soit compétent sur le sujet en discussion : s'il en est un, nous devons l'en croire, fût-il seul de son avis, et ne pas écouter les autres ; sinon, il faut chercher ailleurs. Car l'enjeu, pour Lysimaque et pour toi, vous paraît sans doute d'importance : ne s'agit-il pas du plus précieux de vos biens ? il s'agit de savoir si vos fils seront bons ou mauvais, et tout le gouvernement de la maison paternelle vaudra plus ou moins selon ce qu'ils seront eux-mêmes.

Mélésias. — Tu dis la vérité.

Socrate. — Le problème est digne de toute attention. Comment, je le répète, faudrait-il nous y prendre si nous voulions savoir qui de nous est le plus habile dans l'art des athlètes ? Nous chercherions lequel a le plus étudié et pratiqué cet art sous la direction de bons maîtres ; n'est-il pas vrai ?

Mélésias. — Je le crois.

Socrate. — Nous devons donc chercher d'abord quelle est la chose pour laquelle nous avons besoin d'un maître ?

Mélésias. — Que veux-tu dire ?

Socrate. — Voici qui sera peut-être plus clair. Il me semble que nous avons négligé de nous entendre d'abord sur l'objet précis en vue duquel nous délibérons et à propos duquel nous recherchons qui de nous, ayant étudié dans ce dessein sous des maîtres, est compétent, et qui ne l'est pas.

Nicias. — Notre examen, Socrate, ne porte-t-il pas sur le combat en armes et sur l'utilité que peut avoir ou ne pas avoir pour les jeunes gens l'étude de cet art ?

Socrate. — Sans doute, Nicias. Mais quand on délibère sur un remède pour les yeux et qu'on se demande s'ils ont besoin d'un onguent ou non, est-ce sur le remède ou sur les yeux que porte la délibération ?

Nicias. — Sur les yeux.

Socrate. — De même, quand on se demande s'il faut mettre un frein à un cheval et à quel moment, n'est-ce pas le cheval, et non le frein, qui est l'objet de la recherche ?

Nicias. — C'est vrai.

Socrate. — Ainsi, d'une manière générale, quand on discute en vue d'une fin, c'est la fin qui est l'objet de la discussion, et non le moyen, subordonné à cette fin.

Nicias. — Évidemment.

Socrate. — Par conséquent, lorsque nous cherchons un conseiller, nous devons nous demander s'il a la compétence nécessaire relativement à la fin en vue de laquelle nous instituons notre recherche.

Nicias. — Sans doute.

Socrate. — Ainsi, dans la circonstance présente, notre recherche sur la valeur de cette étude a pour fin l'âme des jeunes gens ?

Nicias. — Oui.

Socrate. — Il s'agit donc de savoir lequel de nous est assez expert dans le traitement de l'âme pour être capable de la bien soigner, et s'il a eu de bons maîtres dans cet art.

Lachès. — Mais quoi, Socrate ? N'as-tu jamais vu d'hommes qui, sans maîtres, sont devenus plus habiles dans certains arts qu'avec des leçons ?

Socrate. — Sans doute, Lachès. Mais tu ne te fieras pas à eux s'ils te disaient qu'ils sont habiles sans te montrer un ou plusieurs beaux ouvrages de leur façon.

Lâches. — Tu as raison.

Socrate. — De même. Lâches et Nicias, puisque Lysimaque et Mélésias nous demandent conseil au sujet de leurs fils pour les aider à rendre leurs âmes aussi parfaites que possible, si nous déclarons que nous avons appris cet art, nous devons leur faire connaître quels maîtres nous avons eus, et prouver que ces maîtres, hommes de mérite eux-mêmes, avaient soigné habilement de jeunes âmes avant de nous transmettre leur enseignement. Si quelqu'un de nous déclare n'avoir pas eu de maître, mais peut du moins nous montrer ses œuvres, il doit nous dire quels individus. Athéniens ou étrangers, esclaves ou libres, sont devenus grâce à lui des hommes d'un mérite reconnu. Si nous ne pouvons faire rien de tout cela, prions nos amis de s'adresser à d'autres et ne nous exposons pas, en corrompant leurs fils, à la plus grave responsabilité envers les parents. Pour moi, Lysimaque et Mélésias, je déclare tout le premier que je n'ai pas eu de maître en cet art. Cependant j'en ai toujours eu le désir, dès ma jeunesse. Mais je n'ai pas le moyen de payer les sophistes, qui seuls se faisaient forts de me rendre honnête homme. Quant à découvrir ce secret par moi-même, j'en suis encore incapable. Que Nicias et Lachès l'eussent appris ou découvert, je n'en serais pas étonné ; ils sont plus riches que moi, ce qui leur permettait de payer des leçons, et ils sont plus âgés, de sorte qu'ils ont eu le temps de trouver par eux-mêmes. Je les crois fort capables de diriger une éducation ; car ils ne trancheraient pas si hardiment sur ce qui convient ou ne convient pas à la jeunesse, s'ils n'avaient une entière confiance en leur propre savoir. Aussi, d'une manière générale, je m'en remets à eux ; mais leur désaccord tout à l'heure m'a surpris. C'est pourquoi, Lysimaque, imitant Lachès qui l'invitait à ne pas me lâcher et à m'interroger, je te prierai à mon tour de ne lâcher ni Lachès ni Nicias, mais de les interroger : dis-leur que Socrate affirme ne rien connaître de la question, et n'être pas capable de distinguer lequel des deux a raison, n'étant sur ces matières ni inventeur ni élève d'un maître. Dites-nous l'un et l'autre, Nicias et Lachés, quel savant maître d'éducation vous avez fréquenté Dites-nous si votre savoir vous vient d'un enseignement ou de vous-mêmes ; et, dans le premier cas, quels maîtres vous avez eus l'un et l'autre et quels étaient leurs rivaux, afin que si les affaires de la cité vous privent de loisir, nous puissions nous adresser à eux, les décider par grâce, ou contre argent, ou des deux façons, à prendre soin de vos fils et des nôtres, de telle sorte que ceux-ci ne fassent pas honte à leurs ancêtres par leur indignité. Si au contraire vous avez trouvé par vous-mêmes la vraie méthode, apportez-nous des exemples, indiquez-nous les noms de ceux qui, grâce à vous, de mauvais sont devenus bons. Car si vous commencez aujourd'hui votre métier d'éducateurs, songez que vous faites une expérience dangereuse non sur un Carien-, mais sur vos fils et sur ceux de vos amis, et prenez garde de débiter, comme on dit, dans le métier de potier, par une jarre. Dites-nous donc laquelle de ces hypothèses s'applique à vous ou ne s'y applique pas. Voilà, Lysimaque, ce qu'il faut que tu leur demandes, sans leur permettre de s'éloigner. »

Platon, *Le Lachès* (184d – 187b)